



1

Chai latté

GABRIELLE

Je remercie la femme devant moi en récupérant mon chai latté à la crème de soja, ce petit moment de bonheur qui illumine ma journée. J'aime des milliers de choses dans le monde, mais mon chai latté à la crème est sans conteste mon élément préféré de ma routine. Le principe d'une routine est de toujours faire la même chose, et bien que beaucoup de gens supposent que cela peut devenir ennuyeux, moi, j'y trouve une forme de réconfort. J'apprécie la sécurité que m'apporte ce rituel quotidien : me lever à la même heure chaque matin, me rendre au même café pour commander la même boisson réconfortante, puis filer au bureau, savourer une pause goûter au même endroit, et enfin, rentrer chez moi pour regarder un épisode de l'une de mes séries préférées. Tout au long de l'année, je suis fidèle à mes classiques : *Gossip Girl*, *Friends*, *Vampire Diaries*, *One Tree Hill*... Parfois, je me laisse tenter par la nouveauté, mais je finis toujours par revenir à mon top 5. Il m'arrive aussi de faire des marathons *Harry Potter* ou *Seigneur des anneaux*, me blottissant dans mon lit pendant deux jours, perdue dans ces univers fantastiques.

Prévisible. Voilà le mot qui me correspond le mieux. Je prends mon chai et bois une gorgée, savourant sa chaleur épicée avant de me diriger vers mon bureau, situé à deux rues d'ici. Mes talons claquent sur le sol, et je remercie

le ciel qu'il ne fasse pas trop froid aujourd'hui ; j'ai pu sortir mon trench beige, qui s'accorde parfaitement avec mes talons aiguilles, lesquels m'ont coûté un mois de salaire. J'adore cette tenue. C'est celle qui se rapproche le plus de ce que porterait une femme fatale. Et ce n'est pas ce à quoi je m'identifie en règle générale. À part au travail, où je fais des efforts, car c'est ça d'être responsable de vente chez Aubade Lingerie. Sinon, chez moi, je suis en pyjama et pieds nus à longueur de temps. Tellement plus confortable.

Mon téléphone se met à vibrer dans mon sac à main et je m'empresse de le récupérer.

— Gabrielle Griffon, j'écoute ?

— Bonjour, madame Griffon, c'est la société pour le Wi-Fi.

Oh, double merde ! J'ai totalement oublié !

Je jette un œil à ma montre : si je retourne à mon appartement, je serai en retard, c'est certain.

— Oh, bonjour !

Je me frotte le front. Je préférerais être engloutie par le sol tout entière. Je ne suis plus chez moi et... Je sais ! Le double de mes clés que j'ai laissé à mon portier pour nourrir Abby en cas d'extrême urgence. Je l'explique donc à l'homme à l'accent russe – du moins, à la première écoute.

— Pas de problème, m'dame, nous nous en occupons. Votre Wi-Fi fonctionnera à votre retour.

Je lâche un soupir de satisfaction. *Enfin !* Je vis sans Wi-Fi depuis vendredi soir, un vrai cauchemar. Mon capteur s'est éteint d'un coup en plein milieu de la bataille finale d'*Harry Potter*, et j'ai passé une soirée de merde à tourner en rond, frustrée de ne pas pouvoir terminer le film. Le reste du week-end, j'ai dû me débrouiller avec mon téléphone, jonglant entre les réseaux sociaux et des vidéos en streaming, tout en attendant l'ouverture des sociétés spécialisées pour régler mon problème. Par chance, j'ai repéré l'annonce de cette entreprise dans le hall de mon immeuble, et ils avaient un

créneau aujourd'hui. Si toute cette histoire se termine bien, ce sera juste génial.

Après avoir raccroché, je me remets en route, le cœur léger, et savoure chaque seconde à côtoyer la 34^e Avenue. Chaque matin, je passe par ici, émerveillée par l'immensité des buildings qui m'entourent, me sentant si petite au milieu de ces géants d'acier et de verre. C'est vrai que c'est l'un des endroits les plus fréquentés de New York, et c'est précisément pour ça que je préfère l'emprunter en fin de journée, quand les gens sont chez eux ou en train de profiter d'un verre dans un bar. Je passe devant le Madison Square Garden, où les lumières scintillent déjà même à 8 heures du matin, puis je fais un détour par Macy's, avec ses vitrines toujours aussi attirantes. Juste avant l'entrée de l'Empire State Building, je tourne à gauche et découvre un de mes endroits favoris. Une petite place avec de la verdure, des glycines et un olivier imposant. En été, elle est ombragée et fleurie, un véritable havre de paix. J'adore m'y installer avec mon thé matcha de l'après-midi, savourant le calme avant de replonger dans l'agitation de New York. Ça me rappelle un peu chez moi.

Je dépose un expresso à Robert, le réceptionniste, comme chaque matin, et, comme chaque matin, il me gratifie d'un sourire chaleureux qui illumine sa journée. Robert est un homme d'une gentillesse sans égale, plus proche de la retraite que du berceau. Il est toujours là pour me glisser un mot agréable quand les journées sont difficiles, ce qui rend notre petite routine si précieuse à mes yeux. Chaque matin, je lui apporte son café, et je ne peux pas imaginer arrêter. Je sais qu'il se demanderait pourquoi je ne le fais plus, et moi, je suis une fille qui pense trop.

Trop. Trop. Trop.

Je ressens tout avec une intensité décuplée, et je me retrouve à rejouer les situations et les discussions que j'ai eues avec les gens un bon milliard de fois dans ma tête.

Alors, si je ne lui apportais plus son café, je m'inquiéteraï de chaque pensée qui pourrait traverser son esprit, et je ne suis pas prête à affronter ça. Préférerais-je vraiment passer à côté de cette petite dépense de quatre dollars cinquante pour son expresso ? Non, je préfère encore continuer de le gâter avec ce petit plaisir quotidien.

Je monte dans l'ascenseur, et me retrouve face au hall design de l'entreprise. Aubade est l'un des leaders mondiaux en matière de lingerie, et j'aime imaginer que c'est un peu grâce à moi, puisque les ventes en ligne ont explosé depuis que j'ai repris le site en main il y a trois ans. Les portes en métal gris se ferment, mais une main rapide les retient, les faisant s'ouvrir à la volée.

Un homme entre alors dans la cabine, pratiquement aussi large que l'espace libéré par les parois, et je me sens immédiatement réduite à une taille minuscule. Je veux dire, encore plus que d'habitude.

Oui, même avec mes talons de quinze centimètres, je parais toujours petite à côté de lui. Je fais attention à ma posture, redressant mes épaules, mon chaï bien calé entre mes doigts, la chaleur du gobelet réchauffant mes paumes. La main de l'homme se glisse devant moi, et son doigt appuie sur le bouton de l'étage numéro 5, un geste à la fois simple et déterminé. Je remarque l'encre sur sa peau, des motifs qui me rendent presque inconvenante tant ils m'intriguent.

Les portes se ferment enfin, et l'ascenseur commence son ascension, me plongeant dans un espace clos où l'air semble vibrer d'une tension palpable.

Cèdre.

Cèdre et bois de santal.

Bleu de Chanel.

Cet homme porte mon parfum préféré. C'est le même que j'utilise moi-même pour vaporiser le lit d'Abby, ma chatte. Je sais ce que vous pensez.

Gabrielle, la fille prévisible qui aime la routine, qui adore être en pyjama, regarder la télé et manger de la glace, qui achète un parfum d'homme pour embaumer le plaid de son Peterbald. Oui, car ma chatte n'est pas n'importe quelle chatte. Abby est une chatte russe sans poils, un petit être délicat qui mérite tout le luxe du monde.

Je me risque à jeter un coup d'œil dans sa direction, sur la gauche, là où il se tient avec une assurance tranquille. Il porte un costume gris foncé impeccable, taillé sur mesure, et ses mains sont croisées devant sa taille, révélant une montre hors de prix qui brille sous la lumière de l'ascenseur. Quand je lève légèrement les yeux, je me rends compte qu'il me regarde, et un frisson d'embarras me traverse, me poussant à baisser directement la tête, mes joues s'empourprant légèrement.

Merde.

Merde. Merde. Merde.

Je viens de me faire griller en beauté.

Le pire, c'est qu'il va croire que je le reluque, alors que je regardais juste s'il portait bien son parfum. Parce que oui, *Bleu* de Chanel ne peut pas être porté par n'importe qui.

Ouais... bon, je le reluquais.

Son téléphone vibre, et il le sort de sa poche avec une aisance déconcertante, le portant à son oreille.

— Hm ?

— C'est fait ?

Sa voix, profonde et légèrement rauque, a une tonalité que je qualifierais de sexy.

— Parfait.

À cet instant, la petite sonnette de l'ascenseur retentit, et les portes s'ouvrent avec un léger bruit métallique. Il s'écarte, me laissant un instant hypnotisée par son allure avant de s'éloigner. Je ne peux pas m'empêcher de le suivre du regard.

Il est grand, bien plus que la moyenne, ses épaules carrées et musclées semblent porter le poids du monde avec facilité.

Ses cheveux, d'un châtain tirant vers le blond, sont soigneusement coiffés, plus longs sur le dessus, ajoutant une touche de désinvolture à son apparence soignée. Sa démarche est à la fois assurée et intimidante, comme s'il se déplaçait sur son propre territoire ; un prédateur en pleine confiance dans son environnement.

Les portes se referment avec un léger claquement, me laissant seule avec mes pensées qui tourbillonnent jusqu'à mon étage, le vingt-sixième. À peine suis-je arrivée que Danny, l'agent d'accueil, me salue avec un sourire éclatant qui illumine la pièce. Puis vient le tour de Marie, notre stagiaire, qui me tend mes dossiers pour la journée avec un air sérieux mais bienveillant. Enfin, je pénètre dans mon bureau, un espace lumineux et moderne.

Je dépose mon châli sur le coin de mon bureau en verre, puis je fais le tour de celui-ci, appréciant la clarté de l'espace. Je m'assieds dans mon fauteuil crème, son odeur de cuir frais m'enveloppe, j'allume mon ordinateur et consulte mon agenda.

Un rendez-vous crucial avec les fournisseurs de dentelle se profile. Je dois également appeler la logistique pour m'assurer que tout est en ordre, définir le nouveau logo qui représentera notre marque, et organiser la soirée de lancement de Doux Baiser. Cette dernière marquera l'arrivée de nos nouveaux bas en dentelle chauffants, une innovation pensée pour toutes les femmes comme moi, qui doivent porter des bas sous leurs robes tout au long de l'année, même en plein hiver.

Ceux-ci sont dotés d'un petit anneau qui se colle à la peau et détecte automatiquement la température ambiante. Dès qu'il fait froid, il se met à chauffer directement, offrant un confort inégalé. De plus, il se recharge facilement par port USB. Aujourd'hui, je porte l'un des prototypes, et je dois dire que c'est une expérience incroyable. Selon certains de

mes experts à l'usine, cela pourrait même réduire le stress. Oui, je suis plutôt fière de mon projet.

Au bout de dix minutes, j'enlève mes talons et pose mes pieds sur la moquette noire, réprimant un soupir de soulagement au contact de la douceur du sol, puis décide d'appeler Stella, mon assistante. J'appuie sur le petit bouton qui est relié directement à elle.

Une seconde.

Deux secondes.

Trois...

— Oui ? Bonjour Gaby ! Tu as besoin de quelque chose ?

Sa voix fluette, toujours un peu trop enjouée pour être tout à fait sincère, me fait lever les yeux au ciel. Bien sûr que j'ai besoin de quelque chose, sinon pourquoi l'appellerais-je ?

— Oui, j'ai besoin des documents de sessions de vente que je t'ai déjà réclamés il y a huit jours. Je les voulais ce matin sur mon bureau.

— Oh... oui ! C'est que... Gérard est malade et...

Je sens une petite irritation monter en moi. Les imprévus ne devraient pas interférer avec notre planning. Je prends une profonde inspiration, essayant de rester calme.

Son fils était déjà malade au dernier compte rendu que je lui ai demandé le mois dernier, et la semaine dernière, c'est son chien qui a fait une intoxication alimentaire.... Déjà, qui appelle son fils Gérard en 2023 ?

— Et donc ? Tu n'as pas le temps de faire ton travail qui te prendrait vingt minutes à tout casser ?

— Non, mais je dois aussi amener Maxime au tennis dimanche, en plus, la mère de Franck dort chez nous en ce moment, et tu comprends, j'ai à peine le temps de me doucher, on devait aller voir le dernier *Avatar* samedi, et je ne pouvais pas dire non aux enfants et...

Donc elle a vu *Avatar*, un film de trois heures et demie, au cinéma, mais elle ne peut pas faire le seul truc que je lui demande en une semaine. Bon Dieu. J'ai conscience qu'elle

se fout de moi, mais, pour une raison qui m'échappe, je réponds :

— D'accord, tu as jusqu'à mercredi.

Deux jours.

Je lui laisse deux jours.

— Sans faute, t'es la meilleure !

Mouais... Ou peut-être suis-je juste profondément trop gentille pour t'obliger à faire ton travail.

Je consulte quelques e-mails tout au long de la matinée, en prenant le temps de répondre à certains et de trier les autres. L'horloge tourne et il est bientôt temps de partir. Je me lève et me dirige vers le restaurant de sushis sur la 6^e, un rituel que je respecte chaque lundi midi. L'odeur délicieuse du poisson frais et des algues me met en appétit. Je suis une fan de saumon cru.

— Excusez-moi, puis-je m'asseoir ici ?

Un homme me coupe dans la relecture de mon discours prévu pour samedi. Je lève les yeux et suis frappée par son apparence. Un sourire éclatant illumine son visage, ses cheveux bruns sont soigneusement coiffés en arrière, et il porte une chemise blanche qui souligne sa silhouette. Il correspond tout à fait à mon type, même s'il pourrait tout aussi bien être un clone qui travaille pour mon père. Mais il n'a pas l'air de me connaître.

— Bien sûr, répliqué-je.

Il s'installe à côté de moi et, soudain, un frisson d'inconfort me parcourt. Quelque chose dans son regard me met mal à l'aise, probablement parce que je sens son attention peser sur mon profil tout au long de l'engloutissement de ma soupe miso.

— Puis-je vous offrir votre repas ? me demande-t-il avec un air charmeur.

— Pourquoi ? je réponds, légèrement agacée par son intrusion.

Il n'y a aucune raison d'être aussi aimable, à moins qu'il ne cherche à me séduire.

— En échange d'un rendez-vous ?

Je tique à cette proposition. Il veut m'acheter un rendez-vous avec un simple repas ? Mon regard se baisse involontairement et je me rends compte que mes bas, légèrement visibles sous ma robe, attirent son attention. Mais s'il pense que je suis disponible pour cette raison, il se met le doigt dans l'œil. Je tire sur le bout du vêtement, croise les jambes et me prépare à agir comme je le fais toujours. En étant gentille, même face à une telle audace.

Je lui adresse mon plus beau sourire, celui qui pourrait désamorcer la situation, et tends ma main vers lui.

— Gabrielle Griffon.

S'il est étonné, il ne le montre pas.

— Nikolas.

— Vous n'avez pas de nom ?

— Nikolas Rossi, et toi, *mi piaci molto*.

Je recule, pour être sûre d'avoir bien compris la portée de ses mots. Il vient de me révéler, avec assurance, qu'il me trouve séduisante. Est-ce qu'il sait que je maîtrise cette langue ? Ou tente-t-il simplement d'utiliser son accent italien pour me charmer, pensant que cela ajoutera une touche d'exotisme à notre rencontre ?

Je ravale un haut-le-cœur, une sensation de malaise m'envahissant, et me lève, rassemblant mes affaires avec une certaine précipitation. Mon dossier, éparpillé sur la table, semble soudainement lourd, comme si chaque feuille contenait le poids de mes pensées confuses.

— Ravie de vous avoir rencontré, monsieur Rossi. Je dois y aller, bonne journée.

Il s'enfonce dans son fauteuil, son regard rivé sur moi, tandis qu'il porte une gorgée de sa bière asiatique à ses lèvres.

— Moi aussi, Gabrielle, moi aussi... chuchote-t-il, sa voix presque mélodieuse résonnant dans l'air alors que je me dirige vers la sortie.

Je ne croise que très rarement des Italiens à New York, presque jamais. Cela me fait toujours un drôle d'effet d'entendre ma langue paternelle résonner dans cette ville qui m'est devenue si familière. J'ai tout laissé derrière moi, mon passé, mes souvenirs, dans l'espoir de forger ma propre identité. J'ai même coupé mes cartes bancaires, ne gardant qu'un téléphone – pour appeler mon père une fois par mois – et ce nom, qui pourrait faire trembler n'importe quel homme au courant des affaires du cartel.

De retour dans mon bureau, je m'effondre dans mon fauteuil. Une montagne de mails m'attend, et je m'enferme dans mon travail pendant les trois heures suivantes, me refusant même une seconde de répit pour observer mes collègues à travers la vitre qui nous sépare. Même quand je les entends discuter de ce qu'ils prévoient pendant leurs vacances d'automne, ou de ce qu'ils vont porter lors de la soirée de samedi, je reste *focus*, m'appliquant à boucler les trente-deux retours clients et répondre aux quatre-vingt-six évaluations (presque toutes positives) de leurs commandes.

Au milieu de tout ce travail, j'ai décidé de faire une pause bien méritée et de me préparer un café. En revenant, je m'attache les cheveux avec mon stylo, une habitude que j'ai prise pour éviter que mes longues mèches rousses, qui semblent avoir leur propre volonté, ne s'em mêlent encore plus. Chaque troisième jour de lavage, elles prennent une ampleur indomptable, comme si elles voulaient me rappeler qu'elles sont là, bien vivantes, et prêtes à défier l'ordre établi.

Alors que je termine mes tâches, je me rends compte que je suis la dernière encore au bureau. Les hommes de ménage entrent dans les locaux, prêts à procéder au nettoyage de la journée. Je ramasse mes affaires, un mélange de documents éparpillés et de tasses vides, et me dirige vers l'ascenseur.

Les portes s'ouvrent et je m'y engouffre, ressentant la fatigue de la journée s'accumuler sur mes épaules. Il est déjà 20 heures, et je suis ici depuis 8 heures du matin. Une pensée me traverse l'esprit : peut-être que je travaille trop. Mais je me reprends. Après tout, pourquoi pas ? Je n'ai personne qui m'attend à la maison, personne avec qui sortir le soir, et rien que j'aime faire plus que dormir et travailler.

Je suis surprise lorsque l'ascenseur s'arrête au cinquième étage, et que les portes s'ouvrent sur l'homme à la grande carrure que j'ai croisé ce matin. Je prends un moment pour l'observer alors qu'il franchit le seuil et croise mon regard. Il a la trentaine, ses yeux sont deux émeraudes brillantes, sa peau dorée semble refléter la lumière, tandis que sa mâchoire carrée et ciselée lui donne une allure à la fois virile et séduisante. *Séduisante ? Gab, reprends-toi !*

Mais ce n'est pas seulement son visage qui me reste en tête – bien qu'il soit indéniablement magnifique –, c'est le mystère de son tatouage, qui habille l'intégralité de son cou et disparaît derrière sa chemise blanche. Je me demande ce qu'il représente, quelle histoire se cache derrière ces lignes, et un frisson de curiosité me parcourt alors qu'il se tient là, à quelques pas de moi, dans cet espace confiné. J'ai remarqué ce matin déjà l'encre sur ses mains. Je ne sais pas pourquoi les tatouages m'ont toujours intriguée. Parfois – très souvent –, mes mains s'égarent avec un feutre, du fusain, un crayon ou bien le premier truc que je trouve, et je dessine des symboles, rêvant qu'ils soient gravés sur une peau un jour.

Le parfum de l'homme me fait tourner la tête, mais je ne fais pas la même erreur que ce matin, je ne lui jette pas un regard, de peur qu'il pense que je lui fais du rentre-dedans. C'est une sacrée coïncidence que nous soyons encore une fois dans le même ascenseur, et je ne peux m'empêcher de me demander à quel service un homme comme lui peut bien travailler. Sa montre vaut trop cher pour qu'il ne soit qu'un employé. Mais les tatouages qui serpentent sur sa

peau prouvent qu'il ne fait sûrement pas partie des médecins du cinquième. Peut-être est-il chirurgien ? Ou dentiste ? Si seulement je pouvais voir ses dents...

Je tourne la tête vers son visage, et je suis obligée de lever le menton pour le voir. Je parais si petite à côté de lui, malgré mes talons, et je deviens rouge tomate en prenant conscience qu'il me fixe encore. Merde. Pourquoi est-ce qu'il me regarde, lui aussi ? La chaleur de mes joues me trahit, et je me concentre sur mes ongles courts peints de noir, une distraction qui ne me soulage pas vraiment.

Quand les portes s'ouvrent enfin, je me jette presque hors de cet endroit clos, comme si l'ascenseur était un piège. Je parcours rapidement le chemin jusqu'aux portiques de sécurité et la porte-tambour de l'entrée, mon cœur battant la chamade. Quand je jette un œil derrière moi, il ne me suit pas, et un soupir de soulagement m'échappe. Il a dû descendre au parking souterrain, laissant derrière lui ce moment d'inconfort partagé.